



HAL
open science

Pour une eth(n)ologie historique des animaux

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Pour une eth(n)ologie historique des animaux. PU Valenciennes. Les animaux : l'histoire continue..., pp.369-381, 2022. halshs-04781006

HAL Id: halshs-04781006

<https://shs.hal.science/halshs-04781006v1>

Submitted on 13 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une eth(n)ologie historique des animaux

Éric Baratay

Les contributions de ce volume montrent la diversité et la richesse des chemins empruntés depuis les travaux de Robert Delort, que ce soit du côté de l'histoire humaine des animaux ou du côté, non pas opposé mais complémentaire, de l'histoire animale proprement dite. Une manière de prolonger celle-ci serait d'insister sur l'historicité des comportements et des manières d'être, de montrer leur variabilité dans le temps et l'espace, d'infirmer ainsi la croyance encore ancrée d'une permanence des animaux qui ne seraient mus que par des moteurs biologiques constants (: un instinct, une pulsion, un capital génétique), idée renforcée par l'éthologie classique du XX^e siècle, qui postulait que les comportements définissaient l'espèce et supposait donc leur invariance. Lorsque la plasticité comportementale est admise par des éthologues, des écologues, des vétérinaires, ils minorent souvent sa portée, la réduisent à de petites variations psychologiques, de petites adaptations écologiques ça et là, assez faibles ou éphémères dans un présent alors confondu avec le passé ou l'avenir, considéré intemporel. Ils n'ont pas (encore) conscience que la souplesse comportementale s'exerce aussi dans le temps.

Une éthologie plus culturelle

Il reviendrait aux historiens de le montrer, encouragés par l'ouverture croissante des éthologues au culturel depuis quelques décennies. En particulier dans le sillage de Jane Goodall, anthropologue de formation, ce qui n'est jamais assez souligné alors que ce point est d'importance, qui étudia les chimpanzés de Gombe à partir des années 1960 et qui construisit une sociologie du groupe, une anthropologie de ses familles, une prosopographie de leurs individus¹. Depuis, des éthologues ont fait de même, sous l'influence aussi de l'éthologie cognitive, attribuant peu à peu plus de capacités aux animaux. Ils se sont penchés sur les sociabilités, les structures familiales, les cultures locales, les inventivités individuelles, etc., faisant dans leur coin et à leurs manières de la sociologie, de l'ethnologie, de la géographie, de la psychologie². Quelques-uns, devenus sensibles à l'idée de variations temporelles, ont même appelé à l'édification d'une histoire sociale et culturelle des animaux³.

1 Jane GOODALL, *The Chimpanzees of Gombe*, Cambridge : Harvard University Press, 1986.

2 Juliane KAMINSKI, Sarah MARSHALL-PESCINI, Ed., *The Social Dog*, London : Academic Press, 2014 ; Dennis TURNER, Patrick BATESON, Ed., *The Domestic Cat*, Cambridge : Cambridge University Press, 2014.

3 Andrew WHITEN, « A Coming Age for Cultural Panthropology », et William MCGREW, « New Theaters of Conflict in the Animals Culture Wars », in Elizabeth LONSDORF, Stephen ROSS, Tetsuro MATSUZAWA, Ed., *The Mind of the Chimpanzee*, Chicago : Chicago University Press, 2010 , pp. 96-98, 173-175.

Cependant, ces entreprises ont des limites qui justifieraient l'arrivée des historiens. Lorsque la question des inventions animales, de leur diffusion, de la transmission culturelle d'une génération l'autre, conduit des éthologues à prôner une histoire des animaux, ils ne peuvent que la souhaiter dans le futur, par des observations continues sur les générations à venir⁴, faute de capacité à étudier les documents d'autrefois et faute de songer à solliciter les historiens, il est vrai bien absents jusqu'ici. Lorsqu'ils font de la sociologie, de l'ethnologie, voire de l'histoire, les éthologues, souvent biologistes de formation, sont enclins à expliquer leurs faits, non par des aspects sociaux, culturels, historiques vécus par leurs animaux, mais seulement par des causes biologiques, à donc tout rapporter à leur lecture de base, à faire du réductionnisme biologique, une tentation accentuée par le désir de lier étroitement l'éthologie à la pression évolutionniste et par l'influence d'une génétique passée, ayant cru aux gènes impérialistes. Cela conduit, par exemple, à rabattre les comportements des chiens ou des chats actuels sur ceux des ancêtres sauvages, en faisant fi des relations chaotiques avec les humains, donc de comportements canins ou félines sans cesse ajustés, mais il est vrai que ces aspects, pourtant bien réels, sont encore peu montrés par les historiens. D'autre part, quitte à étudier les sociabilités, les structures familiales, les cultures locales, les inventivités individuelles, pourquoi ne pas emprunter les lectures, les méthodes, les concepts de la sociologie, de l'ethnologie ou de l'anthropologie, de la psychologie, de l'histoire ou de la géographie humaines ? Quelques éthologues l'ont récemment souhaité, tel Franz De Wall qui a appelé les chercheurs en sciences humaines à proposer leurs idées et les naturalistes à les importer de manière à ouvrir des perspectives nouvelles sur les vies sociales⁵. C'est encore peu suivi⁶, sans doute par crainte que le transfert ne dénature la discipline d'origine.

Une anthropologie au-delà de l'humain

Il y aurait pourtant intérêt à se tourner vers des sciences humaines qui ont l'habitude de penser la plasticité et les relations de vivants complexes, à enrichir les analyses avec les études sociologiques et anthropologiques des interactions (l'interactionnisme symbolique), des processus d'élaboration des savoirs et des conduites (l'ethnométhodologie), des mises à distance des autres corps (la proxémie), des modalités répétées (les rites d'interaction), des signes émis (la sémiotique), etc.

Les sciences humaines ont investi le domaine animal en s'intéressant quasi exclusivement aux humains en relations, intellectuelles ou concrètes, avec les animaux. Leurs apports sont nécessaires aux sciences naturelles qui ont besoin de connaître l'environnement (au sens large : physique, végétal, animal et humain) des animaux, car elles ont pris conscience, grâce à l'écologie

4 Adam MIKLOSI, József TOPAL, « What Does it Take to Become Best Friends? », *Trends in Cognitive Sciences*, 17, 2013, pp. 287-294.

5 Frans DE WAAL, *Quand les singes prennent le thé*, Paris : Fayard, 2001, p. 30.

6 Christophe BOESCH, *Wild Cultures*, Cambridge : Cambridge University Press, 2012.

comportementale, l'éthologie cognitive, la psychologie animale ou récemment l'épigénétique, de son influence sur leur état.

Cependant, des chercheurs en humanité proposent désormais de pousser l'anthropologie au-delà de l'humain⁷, d'exporter les sciences humaines du côté des animaux. Cela a donné lieu à des réflexions épistémologiques⁸ et quelques travaux pratiques, d'abord américains⁹, grâce à une anthropologie axée depuis longtemps sur les individus et leurs interactions alors que l'europpéenne pensait groupes et structures, puis français¹⁰. Rares sont ceux vraiment passés sur le versant animal pour étudier des interactions entre les individus d'une espèce. La plupart ont choisi de se tenir entre les humains et les animaux, au niveau de leurs interactions concrètes, les considérant plus comme des relations entre individus qu'entre espèces. Il reste que la nouveauté, la perspicacité et la productivité des questions, des regards, des analyses sont telles que cela doit être pris en charge par les naturalistes... et les historiens.

À condition de se défaire de partis-pris. Comme celui d'exclure souvent les savoirs des sciences de la nature au prétexte que leur réductionnisme biologique empêcherait de bien analyser les phénomènes psychologiques, sociaux, culturels. Ce réductionnisme est réel, nous l'avons vu. Toutefois, il est ici caricaturé, faisant plus référence au béhaviorisme ou à l'éthologie classique qu'à la situation scientifique récente, plus riche et complexe, mais encore peu connue par rejet épistémologique ou réticence, voire paresse à s'informer¹¹. D'où, la fréquente volonté de n'utiliser et n'accepter que ses propres approches, ses concepts, ses méthodes, de n'expliquer que par sa discipline, en alléguant qu'un fait psychologique ou social ou culturel n'aurait pour raison qu'une cause psychologique ou sociale ou culturelle, de soutenir qu'il faudrait une psychologie, une sociologie, une ethnographie, une anthropologie animales mais uniquement faites par leurs spécialistes¹². L'évacuation de la dimension biologique, et des dimensions culturelles voisines, conduit à un autre réductionnisme, psychologique ou social ou culturel, très semblable au

7 Eduardo KOHN, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles : Zones sensibles, 2017.

8 Kenneth SHAPIRO, « Understanding Dogs », *Anthrozoös*, 3, 1990, pp. 184-195 ; Clinton SANDERS, Arnold ARLUKE, « If Lions Could Speak », *The Sociological Quarterly*, 34/3, 1993, pp. 377-390 ; Véronique SERVAIS, « Faut-il faire la sociologie des singes ? », *SociologieS*, mai 2012, <https://journals.openedition.org/sociologies/4054>, consulté le 8 août 2019 ; Jocelyne PORCHER, « Une sociologie des animaux au travail », dans Vinciane Despret, Raphaël Larrère, Dir., *Les animaux*, Paris, Hermann, 2014, pp. 100-114 ; Dominique GUILLO, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? », *Revue française de sociologie*, 56/1, 2015, pp. 135-163.

9 Clinton SANDERS, *Understanding Dogs*, Philadelphia : Temple University Press, 1999 ; Janet et Steven ALGER, *Cat culture*, Philadelphia : Temple University Press, 2003 ; David GOODE, *Playing with my Dog Katie*, West Lafayette : Purdue University Press, 2007 ; Marcus BAYNES-ROCK, *Among the Bone-Eaters*, Philadelphia : Pennsylvania State University Press, 2015.

10 Jocelyne PORCHER, Thiphaine SCHMITT, « Les vaches collaborent-elles au travail ? », *Revue du MAUSS*, 35, 2010, pp. 235-261 ; Florent KOHLER, « Blondes d'Aquitaine », *Études rurales*, 189/1, 2012, pp. 155-174, et « Comment les émotions font corps », in Éric Baratay, Dir., *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, à paraître ; Marion VICART, *Des chiens auprès des hommes*, Paris : Petra, 2014.

11 Dominique GUILLO, « Les recherches éthologiques récentes sur les phénomènes socio-culturels dans le monde animal », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, pp. 351-384.

12 Vincent LEBLAN, *Aux frontières du singe*, Paris : Éditions de l'EHESS, 2017, pp. 216-218.

réductionnisme biologique décrié. Enfin, la conviction que des interactions réussies entre des individus supposent des cognitions très proches. Cela fait soutenir qu'il serait possible de remonter à elles à partir de ces phénomènes concrets. Seulement, des interactions réussies peuvent être dues à des incompréhensions ou des erreurs du fait de cultures différentes dans une même espèce, de cognitions et de mondes propres différents entre des espèces. D'autre part, le refus de recourir à d'autres niveaux explicatifs rend bien aléatoire le choix des voies de remontée au cognitif¹³. Là, réside un risque d'anthropomorphisme, provenant de la non-prise en compte des cadres biologiques des espèces, de leurs mondes propres, sensoriels et cognitifs¹⁴.

Croiser sciences naturelles et sciences humaines

En se gardant des tentations de chaque bord disciplinaire, il y a devoir d' enrôler les approches des sciences humaines en complément de celles des sciences de la nature, de façon à favoriser la prise en compte de toutes les dimensions en action chez beaucoup d'animaux, de tous les angles explicatifs (pas des niveaux qui supposeraient une hiérarchie successive alors que tout joue en même temps par interactions), du génétique au culturel en passant par le physiologique, le cognitif, le psychologique, l'éthologique, le sociologique, de manière à montrer que ces animaux sont des êtres biologiques, cognitifs, sociaux, culturels et... historiques.

D'autant que la récente épigénétique montre que l'environnement, au sens large de tout ce qui entoure et structure, physiquement et culturellement, module l'expression des gènes¹⁵. Prouvant qu'il y a interaction incessante et dynamique, à double sens, entre le biologique, l'écologique, le social, le culturel, cette épigénétique encourage à la rencontre et au dialogue entre les disciplines des deux bords, car elle incite à penser que les comportements ne peuvent être le seul fruit d'une pulsion biologique, d'un déterminisme génétique, mais plutôt celui d'un ajustement bio-environnemental à partir d'un stock de capacités ajustables à l'environnement sans cesse modifié. Des comportements où les dimensions biologique et environnementale (: physique, sociale, culturelle, de l'espèce en question et des espèces voisines) s'ajoutent, s'agrègent, s'imbriquent. Et, plausiblement, le biologique a-t-il besoin de l'environnement pour s'exprimer, éviter une manifestation désordonnée, s'incarner en des comportements bio-culturels adaptés.

Outre des naturalistes, des chercheurs en humanités, déplorant les problèmes évoqués plus haut, souhaitant nourrir les sciences de la nature des sciences humaines et inversement, ont aussi appelé au croisement¹⁶. Cela suppose de revenir sur la fracture installée entre XVII^e et XIX^e siècles. D'autant qu'elle a été créée, en particulier du côté des fondateurs des sciences humaines, sur des

13 Kara WHITE, « And Say the Cat Responded? », *Society & Animals*, 21, 2013, pp. 93-104.

14 Jakob VON UEXKÜLL, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Hambourg : Bedeutungslehre, 1934.

15 Eva JABLONKA, Marion LAMB, *Evolution in Four Dimensions*, Cambridge : MIT Press, 2014.

16 Bernard CONEIN, « Le sociologue dans la nature, pourquoi pas ? », *Revue du MAUSS*, 17, 2001, pp. 293-301 ; Florent KOHLER, Dir., *Sociabilités animales*, numéro spécial *Études rurales*, 189/1, 2012.

dépréciations erronées des animaux, alors jugés entièrement biologiques, sans intériorité, conscience, sociabilité, culture, toutes choses réservées aux humains, ce qui justifiait des disciplines spécifiques¹⁷. L'attribution croissante de ces capacités à d'autres espèces animales doit faire reconfigurer ces sciences dites humaines, les élargir aux animaux, donc les renommer culturelles et sociales, pour construire des psychologies, des sociologies, des ethnologies, des histoires, des géographies animales, mais... avec l'aide des sciences de la nature, qu'il faut alors plutôt nommer biologiques. Malgré les difficultés de dialogue, par la différence des approches, des concepts, des méthodes, des régimes de scientificité, il est nécessaire de dépasser les réticences réciproques, et les tentations de rester à l'abri dans sa discipline. Le meilleur moyen est de privilégier l'objet à l'observateur, la compréhension tous azimuts, même bricolée, même imparfaite, des animaux aux manières d'enquêter, ce qui ne veut pas dire négliger celles-ci mais éviter de les ériger en perchoirs indéboulonnables, permettre au contraire de modifier position et angle de vue, c'est-à-dire faire évoluer donc vivre chaque discipline¹⁸.

Modifier les concepts et la représentation des vivants

Le croisement biologie – culture suppose un travail de décloisonnement des concepts utilisés par les uns et les autres pour arriver à des définitions pluri- voire trans-disciplinaires. Il est en cours¹⁹. Parallèlement, il faut désanthropiser les concepts. Avec un bel anthropocentrisme, qui date au moins des philosophes grecs antiques et qui a érigé l'homme en mesure du monde, les Occidentaux ont confondu la version humaine de l'intelligence, de la raison, de la conscience, etc., avec La Définition de l'Intelligence, de la Raison, de la Conscience. Muni de ces définitions humaines des capacités, on a pu affirmer jusqu'à nos jours que les animaux n'ont pas d'intelligence, de raison, de conscience, d'émotion, etc²⁰.

Ainsi, définissant le langage... selon l'humain (: une capacité d'exprimer une pensée et de la communiquer par une langue), des linguistes ont pu affirmer benoîtement qu'il n'existe pas... en d'autres espèces ! Celles-ci n'auraient que des communications : des moyens d'échanger des informations par signes ! Cependant, des sémioticiens ont récemment élargi la notion de langage, la portant à la capacité de communiquer par signes (émotionnels, vocaux, gestuels, tactiles, olfactifs...) formant un système, lui-même fruit d'une acquisition, et des zoosémioticiens signalent que tel est le

17 Patrick CHAMPAGNE, *La sociologie*, Paris : Milan, 2001, pp. 16, 18, 20, 36, 48.

18 Marcel JOLLIVET, Dir., *Sciences de la nature, sciences de la société*, Paris : CNRS Éditions, 1992 ; Marcel JOLLIVET, Jean-Marie LEGAY, « Canevas pour une réflexion sur une interdisciplinarité entre sciences de la nature et sciences sociales », *Natures Sciences Sociétés*, 2005/2, pp. 184-188 ; Bernard HUBERT, Nicole MATHIEU, Dir., *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Bruxelles : Peter Lang, 2016.

19 Nicolas CLAUDIERE, Dominique GUILLO, « Comment articuler les sciences de la vie et les sciences sociales à propos des relations humains/animaux ? », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, pp. 385-420 ; Éric BARATAY, Dir., *Concepts animaux, décloisonnés, désanthropisés*, à paraître en 2021.

20 Jean-Claude FILLOUX, *Psychologie des animaux*, Paris : P.U.F., 1950.

cas dans les sociétés animales ou dans des relations hommes – animaux. Des zoosociologues ont montré que celles-ci peuvent engendrer des interactions symboliques, qui n'ont pas obligation de langage articulé, humain, pour fonctionner, qui ont leur langage corporel, gestuel, émotionnel, sonore, et probablement vibratif, olfactif, phéromonal que les humains ne détectent guère bien qu'ils en émettent²¹.

Il faut se dégager des définitions humaines des capacités et tendre vers des versions adaptées aux espèces à étudier. Pour cela, il faut monter les concepts en abstraction, forger des acceptions plus générales puis les décliner, les spécifier espèce par espèce. Les Occidentaux l'ont fait pour nombre d'aspects physiques comme la respiration. Il ne choque plus personne d'affirmer que les plantes respirent alors que d'aucuns soutenaient encore au XIX^e siècle qu'il s'agissait d'un privilège des animaux. La respiration a été sortie de cette version animale (nécessitant orifice, poumon, branchies, etc.) et montée en généralité, au niveau des échanges chimiques, ce qui a permis de prouver et d'affirmer que les plantes respirent²².

Les Occidentaux sont encore réticents à le faire pour les facultés cognitives parce qu'elles servent à se prévaloir face à *l'animal* défini par la privation : il n'aurait pas le langage, l'intelligence, les émotions, la souffrance, etc. Cette approche est enkystée chez nombre de naturalistes qui préfèrent parler de cognition animale plutôt que d'intelligence réservée à l'humain, de communication plutôt que de langage, de douleur plutôt que de souffrance, etc. Et tous leurs débats des dernières décennies sur les intelligences, consciences, cultures, émotions... animales sont issus du fait que les réticents véhiculaient des définitions humaines de ces capacités et refusaient donc celles-ci aux animaux. C'est pourtant le chemin de la désanthropisation qu'il faut prendre et que des éthologues empruntent peu à peu mais sans le théoriser. Ainsi, l'intelligence a été redéfinie comme la capacité à s'adapter à l'environnement changeant. Cela a permis de reconnaître que beaucoup d'espèces sont intelligentes... à leurs manières, qu'il n'y a pas une intelligence (définie selon l'humain) mais des intelligences (selon les espèces).

Ce travail sur les concepts va de pair avec un changement de représentation des vivants. Les Occidentaux véhiculent une conception vieille de 2500 ans, construite dans des cités grecques qu'on dit créatrices de la démocratie mais qui étaient très hiérarchisées et ethnocentriques, affirmant de fortes différences entre les hommes et les femmes, les libres et les esclaves, les Grecs et les barbares... les humains et les animaux²³. Théorisée par des philosophes antiques, reprise par le

21 Émile BENVENISTE, « Communication animale et langage humain », in Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966, I, pp. 56-62 ; Astrid GUILLAUME, « La sémantique et la sémiotique au service du langage animal », in Sandra CONTAMINA, Fernando COPELLO, Dir., *Portraits : regards sur l'animal et son langage*, Rennes : P.U.R., à paraître ; Janet et Steven ALGER, « Beyond Mead: Symbolic Interaction Between Humans and Felines ». *Society & Animals*, 5, 1997, pp. 65-81.

22 Hans LAMBERT, Miquel RIBAS-CARBO, Ed., *Plant Respiration*, New York : Springer, 2005.

23 Jean-Manuel ROBINEAU, *Les cités grecques*, Paris : P.U.F., 2015.

christianisme majoritaire, infusée dans la philosophie et la science occidentales, cette conception imagine le monde animal sous la forme d'une pyramide, avec les bêtes jugées les plus rudimentaires à la base, puis des animaux estimés de plus en plus complexes (mais pas trop et de moins en moins nombreux !) d'un étage l'autre et enfin, au sommet... l'homme, proclamé le plus abouti²⁴ ! Ce schéma paraît tellement naturel que les Occidentaux l'ont conservé avec l'évolutionnisme, n'ajoutant qu'une dimension temporelle, des plus anciens au plus récent, ce qui a fait croire que l'homme descendait du chimpanzé de l'étage en dessous. C'est cette représentation qui a légitimé l'anthropisation des concepts. Se plaçant au sommet de la pyramide, l'humain a pu penser qu'il possédait les facultés les plus perfectionnées, presque absolues. Il lui semblait logique de les définir à son niveau puis d'examiner si elles existaient en dessous. Comme cette vision pyramidale suggère que les capacités se dégradent en descendant, elle a persuadé d'une privation croissante marche après marche.

Cette conception n'a jamais été prouvée. Elle n'est qu'une construction philosophique, devenue culturelle, même idéologique et politique car elle sert et justifie les intérêts des humains, leurs prétentions sur les animaux. Elle est depuis peu infirmée par la science, sous l'impulsion de la génétique qui propose le schéma du buissonnement²⁵. À partir du dernier ancêtre commun universel, les espèces, dont l'humaine, ont évolué de différentes manières, dans tous les sens, en groupes sur des branches communes puis individuellement sur des tiges particulières. Avec ce schéma, fondé celui-ci !, il devient naïf et absurde de penser les autres espèces avec des définitions humaines des capacités alors que l'humain n'est que sur une branche parmi d'autres, non plus sommet et mesure du monde. Il est au contraire logique et nécessaire de monter ces définitions en généralité pour ensuite les spécifier. Le buissonnement a aussi l'intérêt de délaisser la hiérarchie, sans nier le propre de l'homme, chaque espèce ayant le sien, et de faire s'intéresser, non pas à ce que les autres n'auraient pas par rapport à l'humain, mais à l'originalité et à la richesse de chaque espèce.

Construire une eth(n)ologie historique

L'histoire animale a tout intérêt à s'emparer des sciences naturelles et des sciences humaines, à participer à leur croisement. Car le prisme biologique posé sur les animaux a longtemps empêché de penser, ou fait encore minorer de nos jours, les écarts entre les individus ou entre les groupes dans l'espace. Il fait aussi négliger les oscillations dans le temps, à court ou moyen termes, que l'historien devine et devrait montrer, et qui semblent fonctionner comme des respirations adaptatives. L'éventualité encore débattue d'un épigénome adaptatif, transmissible et réversible renforcerait

24 Éric BARATAY, *Les planches du dictionnaire d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny*, Lyon : Fage, 2007.

25 Guillaume LECOINTRE, Hervé LE GUYADER, *Classification phylogénétique du vivant*, Paris : Belin, 2006.

l'hypothèse de ces temps historiques intermédiaires entre le temps individuel et le temps de l'évolution, des temps courant sur plusieurs générations, où l'expression génomique oscillerait sans que le capital change, en faisant fluctuer les comportements.

Ainsi, l'une des idées les plus intéressantes à saisir dans les sciences humaines est celle de la confection des êtres dans et par l'environnement, à laquelle des éthologues se rallient de leur côté²⁶. Et comme les êtres agiraient en cet environnement et l'influenceraient, le transformeraient dans un processus continu, réciproque, qu'il ne serait donc pas une simple zone de contacts entre des êtres déjà constitués mais un espace d'interpénétrations, il est parlé d'une co-constitution, d'un co-développement de l'être et de son environnement, dans une co-synergie qui serait ainsi un processus historique avec et donnant des êtres et des environnements historiques²⁷. Cette idée de co-construction fait aussi penser que le monde propre d'une espèce pourrait être ajusté à chaque époque, pour chaque groupe, en chaque individu du fait d'environnements différents, que les capacités sensorielles sont mises en oeuvre, et probablement modelées, avec chaque environnement. Celui-ci et l'individu, d'un lieu, d'un groupe, d'une époque, modulerait alors le monde propre et, peut-être, transmettraient un temps cette modulation par l'épigénétique. L'historien, apôtre des dynamiques, ne peut être que sensible à tout cela.

Il lui faut lier éthologie (au sens large, en rassemblant les sciences biologiques, écologiques, cognitives), ethnologie (en associant anthropologie, sociologie, géographie) et histoire (en groupant les sciences du passé) pour bâtir une éthologie-ethnologie historique qu'on pourrait synthétiser en *eth(n)ologie historique* des animaux. Comment la construire et la conduire ? L'historien ne peut mettre à l'épreuve les approches étholo-ethnologiques, puisque ses animaux n'existent plus pour la plupart, et il ne peut augmenter la masse des informations. Il doit user des savoirs en plein développement des sciences biologiques et cognitives pour interroger et comprendre les dires des documents historiques. Il ne peut faire ainsi avec les sciences culturelles et sociales qui abordent à peine les animaux, qui ont encore peu à fournir. Il doit cependant mobiliser leurs angles d'analyse et leurs modes de lecture afin de repérer des aspects qu'il ne verrait pas, enrichir son interprétation²⁸.

Cette *eth(n)ologie historique* doit aborder la construction dynamique du monde des animaux en question, de leurs manières d'être, de leurs savoirs être, de leur culture, souligner les incessantes et mutuelles influences avec l'environnement, insister sur les modifications continues dans le temps et l'espace, étudier ainsi les comportements sur plusieurs échelles temporelles : individuelle,

26 Dennis TURNER, Patrick BATESON, Ed., *The Domestic Cat*, *op. cit.*

27 James GIBSON, *L'approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux : Éditions Dehors, 2014 ; Francisco VARELA, Evan THOMSON, Eleanor ROSCH, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris : Points, 2017 ; Tim INGOLD, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles : Zones Sensibles, 2013.

28 Éric BARATAY, Dir., *Aux sources de l'histoire animale*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2019 ; Éric BARATAY, Dir., *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2020 ; Éric BARATAY, Dir., *Concepts animaux*, *op. cit.*

générationnelle, sociale, spécifique. Cela doit rendre l'historien attentif à "l'être-au-monde", à sa structuration en lien avec ce monde (constitué d'autres êtres et de corps physiques), à sa création d'une sensibilité, d'une psychologie, d'une connaissance, d'une action, d'une culture aux dimensions écologiques, c'est-à-dire liées à l'environnement. Concrètement, il faut faire attention aux perceptions, aux sensations, aux émotions, aux sensibilités et aux caractères, à l'organisation des relations avec l'environnement physique et les autres animaux, dont les humains, aux expressions de ces rapports (échanges de postures, signes, gestes, mouvements, regards, sons), aux interprétations utilisées, aux attitudes et aux savoirs acquis. Il faut aussi penser à l'incessante construction des conduites, des relations, des sociétés, du point de vue (pour définir la situation, choisir, agir) et du monde de chaque être, de cet être lui-même, de son soi et de son regard (au sens large), toujours en état provisoire comme le social et le culturel le constituant, ce qui doit faire scruter les ajustements et les changements.

Avec cela, chaque animal, groupe, espèce érige sa culture, un terme dont il faut préciser le sens. Chassons l'anthropocentrisme qui ne manquerait pas si on la définissait selon l'humain pour certifier ensuite qu'elle ne concerne que lui. Parmi les différents niveaux d'acceptions, d'approches et d'observation possibles, déclinés par les anthropologues depuis deux siècles, certains sont assez généraux pour être adaptables et adaptés aux animaux. En sa définition la plus abstraite, la culture est un ensemble, peu à peu construit, d'acquis peu à peu appris, mais aussi partagé et transmis²⁹. Pour les animaux, il ne s'agit pas d'un patrimoine musical, scientifique, technique, mais de savoirs être, de manières d'être, de comportements, progressivement acquis, construits. Cette extension de la culture au corps, au psychologique, aux gestes, comme éléments culturalisés, est habituelle en sciences humaines : des techniques du corps de Marcel Mauss aux mises en scène de soi d'Erving Goffman à l'histoire culturelle des émotions, des corps et des gestes d'Alain Corbin. Il n'y a aucune raison de la refuser aux animaux, si l'on n'en fait pas de simples machines biologiques, si l'on met en avant leur plasticité comportementale dans l'espace et le temps, si l'on admet que d'autres facteurs et d'autres dimensions que biologiques entrent en jeu, ainsi que des éthologues le reconnaissent peu à peu. L'eth(n)ologie historique peut contribuer à montrer que ces manières d'être, ces cultures construites sont des phénomènes à plusieurs dimensions liées (biologique, psychologique, sociale, culturelle, historique), menés par des animaux bio-culturels. Autrement dit, il y aurait à construire une histoire tout aussi bio-culturelle des cultures animales³⁰.

29 Denys CUCHE, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris : La Découverte, 2004.

30 Éric BARATAY, *Les chats ont leurs cultures. Une eth(n)ologie historique des animaux*, Paris : Seuil, à paraître.